

5
LA GAGEURE INUTILE,

O U

PLUS DE PEUR QUE DE MAL,

COMÉDIE,

EN UN ACTE, EN PROSE ET VAUDEVILLES

Par F. P. A. LÉGER. K

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le
Théâtre du Vaudeville, le 7 janvier 1793.

Prix 1 franc 50 centimes.



A PARIS,

Au magasin de pièces de Théâtre, rue des Poulies,
n°. 211, en face de la colonnade du Louvre.

AN XIII.—1805.

Les Exemplaires ont été fournis à la bibliothèque nationale.

PERSONNAGES.

ACTEURS.



Le Chevalier de SURVILLE.

M. M.

Delaporte.

BASTIEN.

Léger.

THOMAS.

} fermiers du Chevalier.

Duchaume.

JULIENNE, femme de Bastien.

Mme. Blosserville.

COLETTE, femme de Thomas.

Mlle. Lescot.

La Scène est au village.

LA GAGEURE INUTILE,

C O M I È D I E.

*Le Théâtre représente un hameau, une maison de
chaque côté, et une vieille mesure dans le fond.*

S C E N E P R E M I È R E.

B A S T I E N , T H O M A S.

B A S T I E N.

QU'AS-TU donc aujourd'hui, père Thomas, tu m'as
l'air un peu triste ?

T H O M A S.

J'n'ai rien, Bastien.

B A S T I E N.

Mais encore ?

T H O M A S.

J'nai rien, te dis-je.

B A S T I E N.

AIR: *Aussitôt que la lumière.*

Cette réserve m'offense ;
Thomas n'a plus aujourd'hui
Cette ancienne confiance
Que j'trouvai toujours en lui.

A 2

4 LA GAGEURE INUTILE.

Si le destin te désole,
Aurais-tu donc oublié,
Que d'un r'vers on se console
Dans le sein de l'amitié ?

Pour tarir enfin la source
Du chagrin où je te voi ;
Faut-il mon bras ou ma bourse ?
Mon voisin, ils sont à toi.

T H O M A S.

Dans c'que ton cœur me propose,
Le mien trouve du plaisir ;
Mais les maux que l'amour cause,
L'amitié n'peut les guérir.

B A S T I E N.

Comment ! est-ce que tu s'rais amoureux ?

T H O M A S.

Non, c'nest pas ça ; tu n'y es pas.

B A S T I E N.

Hé ben, explique-toi donc.

T H O M A S.

Ecoute... Il y a six mois que j'avons fait la sottise
de nous marier.

B A S T I E N.

Hé ben ! après ?

T H O M A S.

Tu n'es plus jeune ; je ne suis plus c'que j'étais à vingt
ans, et j'ai ben peur que nos femmes.....

B A S T I E N.

Fi donc ! fi donc ! ma Julienne est jeune, mais elle
est sage ; et je défie, morgué ! tous les galans de faire
seulement sourciller son honneur.

AIR : *Pour vous je vais me décider.*

De la vertu je ne crains rien,
Je ne prendrai jamais d'ombrage.

T H O M A S.

Sous peu, mon cher tu pourrais bien
Me tenir un autre langage,

B A S T I E N.

Toujours fidèle à mon serment :
Sur sa vertu je me repose.

T H O M A S.

Prends-y garde, voisin.

(Car chez le beau sexe souvent,
La vertu tient à peu de chose. (bis.)

B A S T I E N.

Tu plaisantes, je crois.

AIR : *Une petite fillette.*

Quand gaiment dans ma chaumière
Je rentre à la fin du jour,
Il faut voir ma ménagère
Sauter d'plaisir et d'amour
Eh aye, et hu, et aye et pousse,
Puis m'dit-elle d'une voix légère ;
Mon cher petit mari, bonsoir ;
Que je suis aise de te r'voir !
Embrassons-nous ; fort ben comm'ça,
Par ici, puis encor par-là ;
Ah !
Pour cette fois restons en là.

J'nous mettons en suite à table,
Ben contens, ben satisfaits ;
Là d'un repas délectable,
La gaité fait tous les frais.
Propos malin,
Joyeux refrain,
Pointe de vin
La rend plus aimable ;
L'hymen d'accord avec l'amour
Sait ainsi finir chaque jour,
Et puis nous prenant par la main,
L'plaisir nous mène au lendemain.

T H O M A S.

Allons, tant mieux, voisin ; j'commence à me rassurer ; tu sais qu'c'est moi qui t'ai conseillé de t'marier, et j'craignons d'nous attirer des reproches. . . .

A 3

S C È N E I I.

Les mêmes, JULIENNÉ *sortant de chez elle, reste au fond du Théâtre et écoute.*

B A S T I E N.

POURQUOI donc ça ?

T H O M A S.

C'est qu'il me semble que le fils de M. de Surville, dont j'somme les fermiers, va souvent chez toi visiter le local : il est jeune, libéral, beau comme l'amour, et c'est ben pus qu'i'n'en faut pour faire tourner la tête d'une femme.

B A S T I E N.

Mais, père Thomas, je le vois aussi chez toi tous les jours ; est-ce que ta femme n'a pas des yeux comme la mienne ?

T H O M A S.

Ma Colette ! oh ! morguenne ! il a biau être aimable et séduisant, j'parie qu'au premier mot d'fleurette, elle vous l'embarre d'la bonne manière.

S C È N E I I I.

Les mêmes, COLETTE *sortant de chez elle, se joint à Julienne.*

B A S T I E N.

HÉ ben, gageons dix pistoles que, si le jeune homme veut faire un présent à ta femme, elle l'accepte, et que la mienne le refuse.

COMÉDIE.

7

T H O M A S.

J'parie, moi que Colette résiste, et que Julienne se rend à discrétion.

B A S T I E N.

C'est dit, la parole vaut le jeu.

J U L I E N N E, *au fond.*

Une conspiration contre nous ! il faut nous venger.

B A S T I E N.

J'allons dire à nos femmes que j'partons pour la ville, et puis j'nous cacherons dans c'te vieille mesure d'où j'pourrons tout voir sans être vus.

T H O M A S.

Chût ! chût ! les voici.

B A S T I E N.

Ah ! vous v'là nos femmes, j'allions vous chercher.

J U L I E N N E.

Pourquoi donc faire ? dis donc vite, vite, vite....

B A S T I E N.

Tu dieu ! queu démangeaison !

T H O M A S.

C'est pour vous dire que Bastien et moi, j'allons faire un petit tour à la ville.

C O L E T T E.

Serez-vous long-tems dehors ?

B A S T I E N.

Mais, non... jusqu'à ce soir.

C O L E T T E.

Ah ! c'est ben long !

J U L I E N N E.

Oui, c'est ben long !

AIR : Regard vif et joli maintien.

Combien le tems semble ennuyeux,
Eloigné de ce lui qu'on aime !
Lorsque tu n'es plus en ces lieux,
J'éprouve une douleur extrême.

A 4

8 LA GAGEURE INUTILE.

Mon œil te cherche à tous momens ,
Dans tout ce qu'offre la nature.

B A S T I E N , *prenant Thomas à part.*

Eh bien , compère , tu l'entends ,
J'étais sûr de ses sentimens ;
Tu perdras ma foi (*bis.*) la gageure. (*bis.*)

C O L E T T E .

Ne tarde point , mon cher Thomas ,
De revenir près de Colette ;
Car lorsque je ne te vois pas ,
Tout m'allarme , tout m'inquiète ;
Je sens le prix de ton amour ,
Et te le paye avec usure.

T H O M A S , *prenant Bastien à part.*

Elle s'explique sans détour ;
Tu vois l'excès de son amour ;
Voisin tu perdras (*bis.*) la gageure. (*bis.*)

J U L I E N N E et C O L E T T E .

Si pourtant queuq'fois Monseigneur
Vient me trouver en ton absence ;
Ses soins , ses discours , sa douceur ;
Tout me rappelle ta présence.

J U L I E N N E .

Il me dit que j'ai des appas.

C O L E T T E .

Il daigne vanter ma figure.

J U L I E N N E .

D'écouter je n'me défends pas

C O L E T T E .

Moi , je m'en applaudis tout bas

B A S T I E N et T H O M A S , *l'un à l'autre à part.*

Voisin , tu gagn'ras (*bis.*) la gageure. (*bis.*)

T H O M A S .

Dis donc , Bastien , veux-tu toujours poursuivre notre projet ?

BASTIEN.

Ma foi, oui, la partie est égale. et j'risque l'paquet.

THOMAS.

J'ten fais mon compliment. . . . Va comme il est dit.
Au revoir nos femmes, à ce soir.

JULIENNE.

Adieu, ménagez-vous bien.

COLETTE.

N'vous fatiguez pas trop.

THOMAS.

Soyez tranquilles, nous aurons soin de nous.

SCÈNE IV.

JULIENNE, COLETTE.

JULIENNE.

LES v'la partis, bon voyage.

COLETTE.

Ah! ces messieurs veulent s'amuser à nos dépens! hé ben! mon p'tit ami Thomas, je t'apprendrai à exposer ainsi la fidélité de ta femme.

JULIENNE.

Et moi je m'appête à faire une fière peur à Bastien.

COLETTE.

Comment! à peine après six mois de mariage, suspecter notre bonne foi!

JULIENNE.

Leur intention n'est pas difficile à deviner; ces messieurs ne cherchent à nous trouver en défaut! que pour justifier quelqu'infidélité.

AIR: *Chacun avec moi l'avouera.*

Voilà vraiment comme ils sont tous,
Amans, ils nous rendent les armes;

10 LA GAGEURE INUTILE,

Mais à-peine sont-ils époux ;
Que nous cessons d'avoir des charmes. (*bis.*)
L'ennui les surprend dans nos bras,
Et l'amour s'enfuit à grands pas ;
Un bien aisé ne lui plaît guère ;
Il veut avoir ce qu'il n'a pas,
Et ce qu'il a (*ter.*) cesse de plaire. (*bis.*)

C O L E T T E.

Hé bien, ma chère amie, il faut mettre un peu leur patience à l'épreuve. (*Bastien et Thomas rentrent furivement, et se glissent dans la chaumière au fond.*) Monsieur de Surville ne va pas manquer de venir, comme de coutume, nous faire, ce qu'il appelle sa cour ; ainsi nous pourrons les effrayer tout à notre aise.

J U L I E N N E.

Oui, mais prenons garde à nous, M. de Surville...

C O L E T T E.

AIR : *C'est un enfant.*

Sans s'exposer, on peut l'entendre ;
Je ne le crois pas dangereux.

J U L I E N N E.

Prends garde de t'y laisser prendre ;
On est souvent dupe à ces jeux.

C O L E T T E.

Que rien ne t'arrête,
D'un tel tête-à-tête
Que peut-il résulter vraiment ?
C'est un enfant. (*bis.*)

J U L I E N N E.

Ce n'est pas ce qui me rassure ;
L'amour est un dieu bien frippon,
Aux femm' il a, je te le jure,
Joué plus d'un tour de sa façon ;
C'est un petit traître
Qu'il faut bien connaître ;
Sans paraître y toucher, souvent,
Il fait l'enfant. (*bis.*)

SCÈNE V.

Les mêmes, BASTIEN et THOMAS à la fenêtre de la mesure.

JULIENNE, bas à Colette.

COLETTE, v'là nos messieurs à la fenêtre.

COLETTE.

Et M. d'Surville qui vient par ici.

THOMAS.

Dis donc, compère, il était tems de prendre nos places; on va commencer tout-à-l'heure.

COLETTE, à Julienne.

Préparons-nous à bien jouer nos rôles.

(Elles s'asseyent toutes deux sur un banc de gazon placé à l'avant scène, du côté de la maison de Bastien.)

SCÈNE VI.

Les mêmes, M. DESURVILLE.

M. DESURVILLE.

BON jour, Julienne, bon jour, Colette.

COLETTE.

M. le Chevalier, vot'servante.

SURVILLE.

Y a-t-il une petite place pour moi?

JULIENNE.

Volontiers.

(Surville s'assied entre elles deux.)

12 LA GAGEURE INUTILE,

C O L E T T E.

Oui , mais à condition que vous s'erez sage.

S U R V I L L E.

AIR : *Au coin du feu*

Ici l'obéissance
N'est pas en ma puissance ;
J'en fais l'aveu ;
Quelques efforts qu'on fasse ,
Conserve-t-on la glace ,
Au coin du feu ? (*ter.*)

T H O M A S.

Allons , compère , du courage , ça va aller.

S U R V I L L E.

AIR : *Aussitôt que je t'aperçois.*

Mon gouverneur , soir et matin ,
A m'instruire s'empresse ;
D'hébreu , de grec et de latin ,
Il m'accable sans cesse.
Ennuyé de ces vains débats ,
Je baille et ne l'écoute pas. (*bis.*)
Mais , si vous vouliez me l'apprendre ,
Que je saurais bien le comprendre !
Oui , si tu voulais (*bis.*) je croi ,
Je m'instruirais mieux avec toi. (*bis.*)

B A S T I E N.

Elles ne s'fachent pas trop.

T H O M A S.

C'est c'qui m'semble.

S U R V I L L E.

Même Air.

Joli minois , regard frippon ,
Doux et tendre sourire ,
Bien mieux qu'Horace et Cicéron ,
Parviendraient à m'instruire.
Avec ces livres , désormais ,
L'étude aurait bien des attraits. (*bis*)
Avec quel plaisir , qu'elle y vresse !
Mon œil s'y fixerait sans cesse !

Oh ! si tu voulais (*bis.*) sur mon honneur
Sous peu je serais un docteur. (*bis.*)

T H O M A S.

Dis donc, compère, ça commence à devenir sérieux.

C O L E T T E, *frappant à Surville sur la main.*

Ah ça monsieur, finissez. (*Elles se lèvent.*)

S U R V I L L E.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

Pourquoi cet excès de rigueur ?
Pourquoi prendre de telles armes ?
Bonté, complaisance, douceur,
Sont les attributs de vos charmes ;
Je dois m'étonner en ce jour,
Du châtiment que tu m'imposes ;
Quand Vénus corrige l'Amour,
Ce n'est jamais qu'avec des roses. (*bis.*)

B A S T I E N.

Il n'se tire pas mal d'affaire.

S U R V I L L E.

Quel silence ! comment pas un mot, pas un regard,
pas un geste ! qu'elle cruauté ! il y a là-dessous de l'ex-
traordinaire.

AIR : *Vous qui d'amoureuse aventure*

Qui de Colette ou de Julienne
Recevra ce petit anneau,

C O L E T T E.

Oh ! qu'il est joli !

B A S T I E N.

C'est la tienne

Qui va donner dans le panneau.

S U R V I L L E.

Prenez, prenez ; c'est l'amitié qui vous en presse ;
Que mon présent par vous ne soit pas rejeté ;
Les attributs de la tendresse
Doivent s'offrir à la beauté.

C O L E T T E .

Même Air.

On peut l'adresser à Julienne.

J U L I E N N E .

Non Colette l'acceptera.

T H O M A S .

Est-ce la tienne est-ce la mienne ?

Qui de nous deux la dansera ?

Voyons.

B A S T I E N .

Voyons.

S U R V I L L E .

Pourquoi donc cette résistance ?

Qu'ai-je donc fait pour mériter tant de rigueur ?

D'un pauvre époux, en son absence,

La beauté doit-elle avoir peur ?

C O L E T T E .

Mon mari ! j'vous assure que l'cher homme est bien
l'cadet d'mes soucis.

T H O M A S .

Bon ! les v'là sur not' éloge.

J U L I E N N E .

C'est certainement pas l'mien qui m'empêcherait de
me procurer ce qui pourrait me faire plaisir.

C O L E T T E .

Je ne dois pas à Thomas de grands égards.

J U L I E N N E .

Il n'y a pas, j'imagine, de ménagement à garder avec
un mari quinquéux, jaloux, et qui croit avoir fait l'impos-
sible, quand il a procuré à sa femme le strict nécessaire.

B A S T I E N .

Excellentes dispositions !

J U L I E N N E .

Air : Jeunes filles qui vous aiment.

Quelque tems j'eus la faiblesse

De chérir bien constamment.

Uu jaloux désespérant ;
 Je lui gardais ma tendresse ,
 Je l'aimais comme un amant ;
 J'étais folle assurément.
 Mais enfin pour suivre la mode ,
 Nous devons changer de méthode ,
 En vertu du nouveau code ;
 Quand un époux incommode ,
 On se choisit un amant.

B A S T I E N .

La perfide la traîtresse !

J U L I E N N E .

Trop long tems j'eus la faiblesse
 De chérir bien constamment
 Uu jaloux désespérant !
 Mais je fais bien la promesse
 De ne garder ma tendresse ,
 Que pour un fidèle amant.

S U R V I L L E .

Charmante !

B A S T I E N .

A-t-on jamais poussé la perfidie si loin ?

T H O M A S .

Chut , chut Bastien , écoutons jusqu'au bout , il ne nous
 en coûtera pas d'avantage.

S U R V I L L E .

Et Colette ne dit rien ; je croyais cependant que cet
 anneau

C O L E T T E .

Je ne ne le recevrai point.

T H O M A S , avec joie .

Bravo !

S U R V I L L E .

AIR : *Ah ! cessez , cessez mon père.*

Pourquoi donc , belle Colette ,
 Tourmenter ainsi mon cœur ?
 Va , la beauté n'est pas faite
 Pour cet excès de rigueur.

COLETTE.

C'est trop loin pousser l'audace ,
Cessez , monsieur d'm'insulter ,
Gardez vos presens , de grace ,
Je ne puis les accepter.

ENSEMBLE.

SURVILLE.	COLETTE.
Pourquoi donc belle	C'est trop loin pousser l'audace. etc

SURVILLE.

Puisqu'enfin l'on me refuse,
Il faudra le remporter.

JULIENNE, *faisant la révérence.*

Monsieur je vous d'mande excuse ;
Moi, je veux bien l'accepter.

ENSEMBLE.

BASTIEN.	SURVILLE.	THOMAS.
Elle cède, la traitresse!	Quel plaisir! quelle allégresse!	Quel plaisir ! quelle allégresse!
Feut-on ainsi métraiter!	Enfin j'ai sçu l'emporter ;	Colette a sçu résister.
Moi sur-tout qui d'sa tendresse	Je triomphe. à ma tendresse,	Cà, Bastien. point de tristesse ;
N'avais j'amaï sçu douter.	Elle n'a pu résister.	Il faut gaiement t'acquitter.

JULIENNE COLETTE.

Quel plaisir quelle allégresse !
Vois donc Bastien s'agiter ;
Il pense qu'à sa tendresse ,
Je n'ai } pas sçu résister.
Tu n'as }

(*Julienne et Colette veulent sortir ; Thomas et Bastien se retirent de la fenêtre ; Surville court après Julienne et la ramène.*)

SCÈNE VII.

SURVILLE, JULIENNE.

SURVILLE.

QUOI ! belle Julienne, vous voulez déjà me quitter ?

JULIENNE.

Mais, Monsieur, je n'ai plus rien à vous dire.

SURVILLE.

Il est pourtant des choses que j'aurais bien du plaisir à entendre.

JULIENNE.

Est-ce que M. le Chevalier attache quelque condition à son présent ?

SURVILLE.

Oui, une bien douce.

JULIENNE.

Quoi donc ?

SURVILLE.

C'est de me permettre de vous embrasser.

JULIENNE.

Rien que ça. . . . écoutez, M. le Chevalier.

AIR : Nouveau.

Je sçavons ben qu'à la ville,
 Quand on demande un baiser,
 Les dames d'humeur trop facile
 Accordent tout, sans jamais rien r'fuser.
 Mais au village, ce n'est pas d'même;
 De nous ençain l'on est épris;
 Nous aimons ben qui nous aime;
 Mais j'n'embrassons qu'nos maris.
 Si vous croyez qu'ça me tente,
 Reprenez-moi ces bijoux.

Mon cher monsieur, j'suis vot'servante:
 Ces présens-là ne peuvent rien sur nous.

(Elle s'esquive)

B

SCÈNE VIII.

SURVILLE, *seul.*

LES deux jolies espiègles ! elles voudraient me faire croire qu'elles se moquent de moi ; mais je ne prends pas si facilement le change. . . . Oh ! si mon gouverneur sçavait ce qui m'amène ici , le beau train qu'il me ferait ! comment dirait-il, M. de Surville faire la cour à des paysannes ! fi ! l'horreur ! . . . Tout doux , M. l'Abbé , ne vous fâchez pas ; Julienne et Colette sont femmes et jolies , et sous ce rapport , elles valent bien , j'imagine , vos élégantes poupées qui n'ont pour tout mérite que leur fortune et leurs titres.

AIR : Vaudeville de la soirée orageuse.

De la main du berger Paris ,
Trois déesses. d'un air bien tendre ,
De la beauté briguaient le prix ;
Chacune avait droit d'y prétendre ;
Pallas et Junon tour-à-tour
Offraient gloire et biens au jeune homme ;
Vénus ne fit qu'offrir l'amour
Et soudain Vénus eût la pomme.

Tâchons maintenant de trouver Colette en particulier ; quand nous serons seuls , elle sera peut-être plus traitable : j'ai promis à mon gouverneur de travailler beaucoup en son absence , un honnête-homme n'a que sa parole.

SCÈNE IX.

BASTIEN, THOMAS.

THOMAS.

LE v'là allé ! c'est ma foi tou d'bon ! Eh ben , voisin ; prendras-tu d'mes almanachs une autre fois ?

BASTIEN.

Laisse-moi tranquille. . . . La perfide ! céder sans faire la moindre résistance ?

THOMAS.

Je t'avais prévenu, tu n'a pas voulu me croire ; dame, tant pis pour toi.

BASTIEN.

Et moi qui la croyais si sage !

THOMAS,

AIR : *Une petite fillette.*

Ne sois donc pas si sévère ,
 Tout n'est pas encor perdu ;
 Oui , ta Julienne est compère ,
 Un prodige de vertu.
 Eh aye ! eh pousse eh hu !
 Ell'te dira d'une voix légère ,
 « Mon cher petit mari , bonsoir ,
 » Que j'suis aise de te revoir !
 » Embrassons-nous , fort bien comm'ça ;
 » Par-ici , puis encor par-là ,
 Ah !

Pauvre nigaud ! tu croyais ça.

B 2

20 LA GAGEURE INUTILE,

B A S T I E N.

AIR : *De la Carmagnole.*

A qui se fier, désormais. (bis.)
Non, je n'en reviendrai jamais. (bis.)

T H O M A S.

En regrets superflus,
Ne te consume plus.

Allons, compère, égaye-toi; (*Il le prend par les deux mains.*)

Dansons la Farandole,
Mon cher Bastien, (bis.)
Tu viens d'faire une école,
Dont tu te souviendras bien.

B A S T I E N.

Mais pourquoi n'as-tu pas la même idée de ta femme?

T H O M A S.

C'est ben différent ! Ma Colette est un p'tit oiseau que j'avons élevé à la brochette, et qui fait tout ce que je veux.

B A S T I E N.

Oh ! dès que tu l'as élevée à la brochette, il n'y a pus rien à dire.

T H O M A S.

Allons, Bastien, pas d'chagrin, donne-moi dix pistoles, et qu'il n'en soit plus question.

B A S T I E N.

Oh ! que j'te donne dix pistoles !... Doucement, voisin, doucement; tu n'as pas encore gagné et j'veux avoir ma revanche.

T H O M A S.

Tu n'es pas encore content ?

B A S T I E N.

Non, sans doute, et je ne te payerai qu'après la première entrevue de ta femme avec M. de Surville.

T H O M A S.

Soit, j'y consens; aussi ben j'n'ai rien à craindre.

BASTIEN.

Mon Dieu, non, t'as une manière de les élever... à la brochette.

THOMAS.

Chut, chut, j'crois qu'j'entends ta femme ; retirons-nous ; il est essentiel qu'elle ne nous voye pas.

BASTIEN.

Ma femme ! ah ! la coquine ! comme je vas lui frotter les oreilles. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

JULIENNE, *sortant mystérieusement de chez elle.*

COLETTE ! Colette ! viens vite, vite !

COLETTE, *en dedans.*

Jé descends.

JULIENNE.

Allons, père Thomas, c'est à vot' tour de danser ; j'allons voir si vous allez nous faire bonne mine.

SCÈNE XI.

JULIENNE, COLETTE.

COLETTE, *sortant de chez elle.*

HÉ ben ! quoi donc qui gn'ya de si pressé.

JULIENNE.

Monsieur de Surville te cherche par-tout ; il veut absolument te faire aussi son petit présent ; Thomas et Bastien viennent de sortir. Dès que le jeune-homme paraîtra, et que le tête-à-tête commencera à s'échauffer, je ferai avertir nos jaloux, et j'nous donn'rons le plaisir de les baffouer tout à notre aise.

C O L E T T E.

Hé ben ! tu peux partir tout de suite ; car v'là not' amoureux qui s'avance.

J U L I E N N E.

Adieu , aye-en soin , je te le recommande.

C O L E T T E.

Sois tranquille ; il est en bonnes mains.

S C È N E X I I.

C O L E T T E , S U R V I L L E.

S U R V I L L E.

AH ! je te trouve seule , enfin !

C O L E T T E.

Ah ! pardon , Monsieur , je n'vous voyais pas ; j'vais m'en aller.

S U R V I L L E.

Est-ce que Colette plaisante ?

C O L E T T E.

Pas du tout ; Monsieur cherche peut-être quelqu'un que ma présence pourrait gêner.

S U R V I L L E.

AIR : *Quand Mathurin dessus l'herbette.*

Pourquoi ces frivoles allarmes ?
 Que puis-je chercher en ces lieux ?
 Rends plus de justice à tes charmes,
 Rends plus de justice à mes yeux :
 Mon cœur épris , mon cœur qui t'aime ,
 Voudrait déjà t'avoir prouvé ,
 Qu'en cherchant le bonheur suprême ,
 C'est près de toi qu'il l'a trouvé.

C O L E T T E .

Vous allez vite en besogne.

S U R V I L L E .

Aussi je me croirais trop heureux de te faire accepter ce brillant.

C O L E T T E .

Je s'rais ben fâchée d'le r'cevoir, (*A part.*) oh ! qu'il est joli !

S U R V I L L E .

Quoi ! sérieusement tu me refuses ?

C O L E T T E .

Oh ! mon Dieu, oui !... (*A part.*) je voudrais déjà l'tenir.

S U R V I L L E .

Air : Pour la baronne.

Pou rla plus belle,
 J'avais réservé cet anneau ;
 Mais puisque tu fais la cruelle,
 Je couserai mon cadeau,
 Pour la plus belle.

C O L E T T E .

Même air.

A son adresse,
 Remettez-le sans hésiter.

S U R V I L L E .

Puisqu'enfin mon offre vous blesse
 Sans délai je cours le porter

A son adresse.

(*Il feint de sortir, tourne au tour de Colette, et lui passe l'anneau au doigt.*)

C O L E T T E .

Le mauvais p'tit lutin !... Mais enfin Monsieur, que prétendez-vous.

24 LA GAGEURE INUTILE,

SURVILLE.

AIR: *On nous dit que dans l'mariage.*

Quand papa briguaît de ma mère ,
Ce qu'on appelle une faveur ,
Un présent , un rien , d'ordinaire
Faisait connaître son ardeur ,
Maman , le cœur épris ,
D'un rien payait le prix ;
Aujourd'hui , fais comme ma mère
Et je ferai (*bis*) ce que faisait mon père.

COLETTE.

Même air

Quand papa briguaît de ma mère ,
Ce qu'on appelle une faveur ,
Il donnait c'qui pouvait lui plaire ,
Pour êtr' payé de son ardeur ,
Mais malgré ce moyen ,
Maman n'accordait rien :
Vous avez fait comme mon père ,
Moi je ferai (*bis*) tout comme a fait ma mère.

SCÈNE XIII.

Les mêmes , BASTIEN , *au fond.*

BASTIEN.

COLETTE , avec le jeune-homme ! bravo , Thomas !
Eh ! Thomas ?

SURVILLE.

AIR: *Je suis heureux en tout , mademoiselle.*

Écoute-moi , ma charmante Colette
Je te le répète ,
Non , tu n'es pas faite ,
Pour tant de rigueur ;
Ce doux minois , cet aimable sourire ,
Quoiqu'on puisse dire ,
A mon cœur inspire
La plus vive ardeur.

COLETTE.

Ça Monsieur, finirez-vous ?

BASTIEN.

St.

SURVILLE.

De grace, point de couroux.

BASTIEN.

St.

COLETTE.

J'aime et chéris mon époux.

BASTIEN.

St.

SURVILLE.

Je t'en conjure à genoux.

SCÈNE XIV.

Les précédens THOMAS, *Surville tombe aux genoux de Colette, Thomas arrive et reste stupéfait.*

COLETTE, *l'apercevant.*

LE voilà,

ENSEMBLE.

SURVILLE.

Ah! oui pour toi, mon ardeur
est sincère,

T'aimer et te plaire

Fait l'unique affaire

Qui flatte mon cœur,

Si de retour je suis payé de
même

Dans ce nœud suprême,

L'amour en troisième

Fera mon bonheur.

COLETTE.

Vous me flattez par cet aveu
sincère,

Croyez que vous plaire

Est l'unique affaire,

Qui charme mon cœur.

Si de retour vous me payez de
même,

Dans ce nœud suprême,

L'amour en troisième

Fera mon bonheur.

26 LA GAGEURE INUTILE,

BASTIEN, *retenant Thomas.*

Mon cher Thomas calme un peu ta colère ;
Tu n'y peux rien faire
C'coup-d'œil là , compère ,
N'est pas très-flatteur.

Mais que veux-tu , j'y suis passé moi-même ;
Tu f'ras le deuxième .
Un aut' f'ra l'troisième ,
Ainsi pas d'fureur.

THOMAS, *accourant à sa femme.*

AIR : *De la Bourbonnaise.*

Femme ingrate et parjure !
J'ai vu ton imposture , (bis.)
Mais bientôt , je le jure ,
Tu t'en repentiras.

COLETTE et BASTIEN, *riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

THOMAS.

Mais voyez l'insolence ;
A l'oubli d'la décence
Joindre encor l'impudence ,
Va , tu me le païras.

COLETTE, BASTIEN, SURVILLE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

THOMAS.

Crois bien qu'à ma vengeance
Tu n'échapperas pas.

BASTIEN.

Allons, compère.

Fin de l'air de la Carmagnole.

Dansons la Farandole,
Mon cher Thomas. (bis.)
Tu viens d'faire une école ,
Dont j'crois que tu t'souviendras.

SCÈNE XV et dernière.

Les précédens, JULIENNE.

JULIENNE, *accourant.*

AIR : *De la Bourbonnaise.*

QUEL est donc ce tapage ?
 Quell' raison vous engage
 A troubler l'voisinage ?

BASTIEN.

Femme ingrate et volage !
 N'fais pas tant d'embarras.

JULIENNE, COLETTE, SURVILLE, *riant,*

THOMAS, *enrageant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

JULIENNE.

Quel prestige est le vôtre ?
 Sont-ils fous l'un et l'autre ?

BASTIEN.

Cet air de bon apôtre
 Ne m'en impos'ra pas.

LES QUATRE AUTRES, *riant,*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

JULIENNE.

Ma foi, ni l'un ni l'autre ;
 Je ne vous entends pas.

BASTIEN.

Je te f'rai comprendre, moi, Allons passe par
 ici . . . Courage, Monsieur ; vous annoncez de bonnes
 dispositions ; si vous continuez, vous irez loin.

SURVILLE.

Mais, quel mal ai-je donc fait !

JULIENNE.

Aucun, j'en répons.

28 LA GAGEURE INUTILE.

BASTIEN.

Comment! tu oses lever les yeux? que j't'entende.

THOMAS.

Puisque Monsieur a si bien commencé, i' n'a qu'a poursuivre; i' peut garder Colette pour c'qu'al' vaut, i' n'la payera pas cher.

COLETTE.

Mon cher Thomas, tu es un galant homme; je ne te ferai pas l'aveu de ma faute, puisque tu sais tout; j'aurais pas dû écouter M. de Surville, j'en conviens; mais enfin à tout péché miséricorde, et je t'en demande pardon. (*Elle lui donne un soufflet.*)

BASTIEN.

Dis donc, voisin, v'là les fruits de l'éducation.

JULIENNE.

Mon p'tit mari, vous ét' un jeune homme bien aimable; je sens tous mes torts envers vous, et je vous prie d'en recevoir mes excuses. (*Elle lui donne un soufflet.*)

BASTIEN.

Fort ben; vous verrez qu'all' zauront encor raison.

THOMAS.

Ah! ça quoi que tout ça signifie?

COLETTE.

Que vous êtes deux imbéciles, et q'une autre fois, quand vous formerez le projet d'éprouver vos femmes, vous prendrez garde d'être entendus.

BASTIEN.

Dis donc, compère, les fripponnes sçavaient tout.

COLETTE.

Oui, sans doute, et p'têtre que d'autres à notre place ne vous en auraient pas tenu quittes à si bon marché.

SURVILLE.

C'est-à-dire, que ces dames se moquaient de moi?

COLETTE.

Pas tout-à-fait. Vous êtes jeune, M. le Chevalier, et nous avons été bien aises de vous apprendre, que quoiqu'on en dise, il est encore des femmes qui savent résister aux offres séduisantes d'un galant, et respecter leurs sermens.

JULIENNE.

Monsieur, voilà vot' bijou.

COLETTE.

Monsieur, je vous prie de reprendre vot' anneau.

SURVILLE.

Non, non, gardez-les, je vous en conjure; ces bagatelles sont bien loin de payer la leçon que vous m'avez donnée, et dont je profiterai, je vous le promets.

THOMAS.

Ah! je respire!

BASTIEN.

Hé ben, nos femmes. nous pardonnerez-vous not' colère.

JULIENNE.

Oui, pourvu que cette petite leçon vous corrige.

BASTIEN.

Allons, voisin, Dieu soit loué, nous ne perdons ni l'un ni l'autre, mais ma foi nous avons ben cru avoir gagné tous deux.

VAUDEVILLE.

SURVILLE.

AIR : *De M. Leblanc.*

Mes bons amis , plus de tristesse ;
 Oublions les chagrins du jour ,
 Qu'ici la joie et son yvresse ,
 Ramènent la paix et l'amour.
 Pour les maris , cette aventure
 Est un bon avis au lecteur.
 Tous , en pareil cas , jé vous jure ,
 N'en sont pas quittes pour la peur.

T H O M A S.

Etre trahi par ce qu'on aime ,
 Est un tourment plein de rigueur ,
 Et je trouve un plaisir extrême
 A reconnaître mon erreur.

B A S T I E N.

J'étais sûr de ma ménagère ,
 Je counaissais trop ben son cœur.

C O L E T T E.

Cà peut ben être... Mais , compère ,
 Vous avez eu pourtant grand peur.

J U L I E N N E , *au public.*

L'auteur de cette bagatelle
 A gagé très-modestement ,
 Que ce nouveau fruit de son zèle
 Réussirait complètement.
 C'trait-là , personne ne l'ignore ,
 Mérit'rait ben quelque rigueur.
 Mais pour c'te fois , Messieurs , encore
 Qu'il en soit quitte pour la peur.

20.11.63

FIN.